Conclusions sur la campagne de 1914 en occident

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **60 (1915)**

Heft [1]: **La guerre européenne : avant-propos stratégiques**

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-339677

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CONCLUSIONS SUR LA CAMPAGNE DE 1914 EN OCCIDENT

La manœuvre morale allemande de la deuxième bataille d'Ypres est bien nuancée. Elle suit de près les indications des communiqués, épousant les épisodes de la bataille, colorant le succès, couvrant sous les amplifications du bombardement de Dunkerque le ralentissement de l'opération, au moment où elle commence à manquer à ses promesses, aidant à s'évanouir le moment délicat du rejet de l'offensive, à Steenstraat, derrière l'obstacle qu'elle a mission d'enlever, endoctrinant enfin les esprits chez lesquels l'emploi des gaz asphyxiants auraient pu éveiller des scrupules. On pourrait dire qu'il y a plus d'art que dans les cas relevés du début de la guerre où le service de presse fonctionnait sans délicatesse, à grands coups brutaux de vainqueurs bottés sûrs de leur fait et convaincus que la force a le pouvoir d'intimider universellement les âmes. Les revers ont instruit les exécutants. Non seulement le mécanisme général de l'institution s'est transformé, comme on l'a vu à l'occasion de la manœuvre des Flandres; non seulement le grand quartier général en a rejeté sur le service auxiliaire les responsabilités apparentes; mais la forme s'est adoucie, et sans rien ôter aux affirmations de leur caractère catégorique et absolu, elle a mieux évité ce qui pouvait éclairer d'une manière trop crue les démentis des faits ultérieurs.

Mais le fond demeure; la méthode est toujours celle du début; le peuple allemand ni les neutres ne doivent jamais croire qu'il y ait un revers, qu'il puisse y avoir un revers. Les revers sont toujours catégoriquement niés, à la seule exception de quelques cas isolés où la négation pure et simple étant décidément impossible, il faut, bon gré mal gré, consentir au pis aller de l'adoucissement. Ce n'est guère qu'au printemps de 1915 que ces exceptions apparaissent. Jusque là, l'intransigeance des négations s'est accrue avec le péril des longueurs démoralisantes de la campagne. Cela ressort des informations de l'époque des engagements en Champagne et entre Meuse et Moselle. L'exemple de la cote 60 est aussi caractéristique. Si nier devient par trop audacieux, le système d'adoucissement fonctionnera selon la formule de Neuve Chapelle, victoire dérisoire de l'adversaire, ou selon celle de l'offensive enrayée sur l'Yser, insuccès couvert par le « bluff » du bombardement de Dunkerque. L'aveu proprement dit, exception confirmant la règle, n'apparaîtra que quand il pourra être baptisé manœuvre, telle, à Steenstraat, la retraite derrière le canal.

Naturellement, la négation intransigeante des revers reste accompagnée de l'affirmation pareille des succès, même incomplets ou douteux. Par exemple, une rupture de combat délibérée, comme dans le cas de Steenstraat, n'est jamais admise au bénéfice de l'adversaire. Quand ce dernier se retire, c'est qu'il a été bousculé. Cela ne souffre pas l'ombre d'un doute, pas plus au mois de mai 1915, quand les Anglais se rapprochèrent d'Ypres, qu'au mois d'août 1914, lorsqu'ils couvrirent la gauche française.

Du côté français, la méthode n'a pas non plus changé essentiellement. Il semble pourtant qu'elle ait un peu évolué, et qu'au printemps 1915 le service

des informations marque plus de répugnance à concéder les revers qu'au début de la campagne. Cela paraît psychologiquement logique. La confiance s'est accrue depuis les batailles de la Marne et des Flandres; on ne doute plus guère que, tôt ou tard, l'ennemi devra subir la défaite ; et comme on croit facilement ce que l'on désire, on est porté à attendre le succès final tôt plus volontiers que tard.

Ce sentiment a passé, naturellement aussi, des milieux militaires dans les milieux civils, qui ne se rendant pas compte des difficultés d'exécution, sont portés à outrer la confiance. Cette outrance même complique la tâche du service des informations ; il est lié par la nécessité, quand survient un insuccès, si passager soit-il, de ménager une transition entre la confiance exagérée et la réalité. A défaut de transition, une opinion publique impressionnable risque un brusque accès de pessimisme ou de scepticisme, dangereux pour le commandement de l'armée.

* * *

Du point de vue allemand plus particulièrement, la deuxième campagne d'Ypres met le point final à la campagne de 1914. La manœuvre morale du front d'occident remplit ainsi la durée d'août 1914 à mai 1915, et le drame peut être divisé en six tableaux principaux.

LA MANŒUVRE DE LA MEUSE

Le grand quartier général allemand est rempli de la plus grande confiance dans une rapide victoire. Celle-ci ne supporte pas de doute. L'Allemagne est la nation élue dont les chefs militaires sont

les agents d'exécution infaillibles. Le service des informations n'a pas besoin d'attendre les victoires pour les annoncer ; le télégraphe fonctionne à l'avance ; le quartier général se charge lui-même d'une besogne aussi triomphale.

Du côté français, on est moins sûr de la victoire à tout coup. On se contente d'une solide espérance, basée sur la confiance en une bonne armée, sur l'intervention d'alliés loyaux, et sur une cause juste, supérieure à la cause allemande. Car cette dernière est inspirée du principe égoïste de l'hégémonie, tandis que la cause des alliés est inspirée davantage du principe altruiste de défense de l'humanité. Mais on sait que l'adversaire est très fort, et que la dernière fois que l'on s'est mesuré avec lui, il l'a toujours emporté. Les communiqués sont donc modérés de ton et d'expression ; ils n'excluent pas l'alternative d'insuccès initiaux.

LA MANŒUVRE DE LA MARNE

Le grand quartier général allemand s'est encore ancré dans sa conviction d'impeccabilité. Il n'y a plus qu'à achever la victoire. Le régime des informations reste celui de la période précédente. Puis, comme le fait ne répond pas à la conviction, mais qu'il ne saurait y avoir qu'un ajournement momentané, le quartier général, en attendant, se réfugie dans l'équivoque et la dissimulation.

Du côté français, l'espérance grandit ; mais les revers sont trop récents pour ne pas encourager la prudence. Le régime des informations réserve les retours de fortune.

LA MANŒUVRE DE L'AISNE ET DE LA SOMME

Le grand quartier général allemand a subi la défaite, et l'ajournement des victoires escomptées se prolonge. Le service des informations accentue l'équivoque et fausse toute l'image de la bataille. Mais le quartier général décline la responsabilité directe de la dissimulation ; ses communiqués se modèrent ; le service officiel civil devient l'agent principal d'exécution.

Du côté français, l'espérance s'est accrue, mais sans atteindre à l'exagération. Ou du moins si elle a risqué de l'atteindre, la réalité est intervenue assez tôt pour ne pas supprimer la prudence ; la victoire est plus lente à compléter qu'on ne l'a cru pendant quelques jours. Le service des communiqués ne change pas de ton.

LA MANŒUVRE DES FLANDRES

Le grand quartier général allemand sent la suite de ses premières victoires lui échapper. L'équivoque se double du dérivatif ; à la France censée battue, l'Angleterre à battre succède. Le quartier-général écarte un peu plus la responsabilité de la dissimulation. Le service officiel civil des informations qui travaillait côte à côte avec lui est transformé en simple agence auxiliaire, sans intimité apparente. Bientôt même il ne sera plus question des correspondants militaires au grand quartier général.

Du côté français, la confiance devient entière dans une victoire finale relativement prochaine. Les communiqués affirment plus catégoriquement la défaite de l'ennemi ; ils encouragent l'espoir en l'avenir.

LES OPÉRATIONS D'HIVER

De part et d'autre, les longueurs de l'hiver risquent d'agir sur le moral des populations sevrées de grandes opérations. En Allemagne, les espérances de victoire finale sont décidément ajournées ; mais des territoires ont été conquis; il faut éviter que l'on puisse redouter de les perdre. Les communiqués exagèrent la négation des revers et étendent l'équivoque et la dissimulation aux mouvements secondaires. En France, les événements ne réalisent pas tous les espoirs rêvés ; les essais d'offensive n'aboutissent pas ; les communiqués adoucissent les revers relatifs et demandent aux récits périodiques de doubler leurs efforts moraux.

LA DEUXIÈME BATAILLE D'YPRES

Le quartier général allemand fait une suprême tentative pour forcer une victoire en occident. L'expérience a rendu plus réservé le service des informations ; il ménage davantage ses effets, sans modifier le fondement de la méthode.

Le service français s'applique à ménager les espérances qui n'ont fait que grandir pendant l'hiver ; il marque une tendance un peu plus prononcée à atténuer les péripéties qui constituent des revers passagers. Sous cette réserve, la méthode n'est pas altérée.